

Passé présent : Dialoguer avec J.-B. Pontalis

Auteur(s) :

Mots clés :

... « Notre histoire, notre temps est discontinu et nous aimerions en assurer la continuité qui serait aussi celle de notre identité. » Six auteurs en quête de J-B Pontalis l'écrivain et le psychanalyste, le temps d'un dialogue en mai 2006 à L'hôpital Ste Anne.....

Pour J. André les écrits de J.-B. Pontalis sont des mots de psychanalyste et d'écrivain. L'inachèvement pourrait qualifier son œuvre, mais ce terme déplaît à J.-B. Pontalis car il clôt ce qu'il souhaite garder ouvert. Son œuvre pour ne pas être unitaire ne manque pas d'unité dit-il encore. Toute œuvre est inachevée dira Pontalis, en insistant sur la notion de mouvement qui vise à répondre à l'immobilité de la mort. Pour Pontalis pas de « Processus » mais une « Traversée », terme repris à C. Chabert. La question de la mélancolie parcourt son œuvre... Mais s'agit-il de mélancolie ou de nostalgie ?

Le rêve occupe une place importante dans les écrits de Pontalis nous dit F. Coblenze, elle évoque la « Pensée rêvante », une pensée « Proche du rêver » mais ce n'est pas un modèle, tout au plus une source parmi d'autres, répond Pontalis. Source dont il espère qu'elle étendra le champ de nos perceptions et rendra nos

« Pensées du jour plus aventureuses ». Le rêve est extrêmement intelligent et fait de nous des visionnaires c'est pour cela que Pontalis l'aime tant. « Le rêve est une pensée qui ne sait pas qu'elle pense » !

Chacune des propositions des auteurs, commentant ses écrits, recueille un commentaire de Pontalis, ce qui rend cet ouvrage, au ton très amical, extrêmement vivant.

J. Melhman, lui, s'attache à rendre compte des travaux de Pontalis, mais celui-ci dans sa réponse lui fait remarquer qu'il semble vouloir interpréter son inconscient ce qui lui paraît ne pas être le sujet du colloque !! Il le contredit aussi sur les commentaires qu'il fait de l'œuvre de Wolfson : « Le schizo et les langues ». Dans cette réponse on perçoit l'agacement de Pontalis qu'il traduit avec humour et élégance.

« Savoureux », l'exposé de P. Miller plaît à Pontalis ! L'évocation de leur rencontre lors d'un déjeuner d'un congrès et l'allusion au film *Bagdad café* séduit J.-B. Pontalis. Il veut en rester aux saveurs et non partir vers le savoir... Il se montre « gourmand » des saveurs du monde, mais on peut repousser le savoir quand on en sait déjà beaucoup.....Lui répond-t-on.

Incarné, J.-B. Pontalis montre qu'il l'est. Le sensoriel est toujours présent chez Pontalis nous indique J. P. Dubois qui pose la question de savoir comment l'esprit vient à la chair. Il s'est dépris

de la philosophie, mais retrouve à travers l'objet de pensée à partager une continuité entre philosophie et psychanalyse.

Avec Hélène Parat on aborde la question de « l'écho » entre Merleau Ponty et Pontalis et plus généralement de l'entre-deux qui « irrigue » ses livres. Sa pensée, dit-elle, est celle de l'écart, d'une tension maintenue où l'inconscient est invité à laisser sa marque.

Tout un passage sur l'introduction de Winnicott en France par J.-B. Pontalis nous montre H. Parat, en analyste, cheminant d'une pensée à l'autre. J.-B. Pontalis lui répond, en précisant que durant cette journée ont été cernées les pensées qui animent son œuvre : méfiance envers toute emprise des concepts, ou de théories, insistance sur le mouvement, refus de tout assujettissement à un maître ou à une institution ; être assujetti à l'Inconscient lui suffit, dit-il. Il ajoute qu'il « rêve » d'une alliance entre le sensible et l'intelligible et des entrelacs entre la sensorialité et la vie de l'esprit.

Le psychanalyste pendant la

séance

Auteur(s) :

Mots clés :

Deux axes essentiels constituent cet ouvrage très dense : l'implication de la texture psychique de l'analyste pendant la séance, et l'implication du corps dans les trajectoires de la douleur. Il faut y ajouter la façon dont les textes freudiens et lacaniens sont revisités de façon serrée à cette occasion.

En montrant combien l'analyste est atteint par ce qu'il entend, Patrick Miller, psychanalyste du Quatrième Groupe, tient un double front : un propos critique envers ce qui dans les difficultés de l'analyse, revient aux défenses de l'analyste qui refuse de se laisser entraîner dans cette expérience particulière du féminin qu'est l'analyse, avec son écoute flottante et sa neutralité - qui implique avant tout la capacité à ne pas exercer de représailles, si profondément que l'on ait été atteint. L'autre front, c'est l'exploration de la manière dont la "texture psychique" de l'analyste est impliquée et transformée par ce qu'il entend. L'auteur montre combien la haine de transfert peut être à l'œuvre et le travail exigé du psychanalyste pour s'en déprendre et permettre son élaboration. Une attention particulière est portée au projet de devenir analyste, tâche interminable, qui suppose qu'une forme d'expérience singulière et irremplaçable correspondant à une attente de toujours, a été rencontrée dans l'analyse. Le refus de "perdre ça" n'est pas le refus de laisser se dissoudre le transfert, ni une identification à l'analyste (ou à sa fonction analysante) ni la volonté de prendre sa place. Ce que l'on

ne veut plus perdre, “c’est la capacité à se mettre dans un certain état en présence de l’autre à qui l’on reconnaît, et permet, la possibilité d’atteindre ce même état”, qui permet un travail psychique propice à la transformation et à la métabolisation, et que le dispositif analytique rend possible dans la durée. Cet état psychique contre-nature est proche du sommeil et du rêve, mais dans la veille, “c’est-à-dire dans un investissement narcissique aussi intense que réservé et suspendu, accompagné d’un investissement objectal tout aussi important mais inhibé.” Le prix à payer en est sans doute l’accentuation de la vulnérabilité issue de cette attitude particulièrement réceptive – mais il est bien des manières de s’en dispenser, aux dépens de l’analysant et de ses attentes légitimes. Notons dans cette réflexion sur l’éthique de l’analyste, les pages consacrées au souvenir et à la réflexion de Micheline Enriquez.

L’autre ligne de force de l’ouvrage, c’est la reconnaissance de l’affect et de la dynamique psychique, mais d’une façon particulièrement attentive à la mémoire du corps. La présence de l’analyste est pensée aussi en termes de contact de psychisme à psychisme, la mémoire corporelle des traumatismes précoces, la douleur et le sommeil font l’objet d’interrogations soutenues, dans une perspective psychosomatique ouverte et renouvelée. Une étude sur la peinture de Francis Bacon, attentive au visage, au cri et à la chair, mais aussi à la distorsion et à la destructivité vient à la fois illustrer et prolonger ce propos aussi sensible qu’il est rigoureux.